



THÈME : MELON ; COUVERTURE : BLANDINE JULLIEN ; IMAGES : GABRIEL DUMOULIN, GUDULE DELLE, DOCTEUR PÉPONE ; TEXTES : PAUL FENOULT, VALE POHER, DADATHITHI, ELIX DE SANGRAL, CHRISTOPHE SÉGAS, BAAL, AFLAOUINE & METTE MARIE.

CONFETTI POUR UNE EPAVE

PAUL FENOULT

égueulé
t'es paf
avachi
de traviole
en gelée
de raisiné
rubicond
à épater
les bégueules
avec ta tronche
de pastèque
bourrée
de pépins
à plus savoir
qu'en faire
tellement
t'écrases
bouche bée
à vau-l'air
de disque rayé
en carafe
sur le sofa
défoncé
de l'entrée

HERISSON

VALE POHER

Un melon ça rampe. Ça rampe pour parer les attaques. Une fois par an ça rampe. Et ça porte ses fruits. De ramper.

Toi tu es comme un melon. L'écorce n'est pas aussi dure qu'on peut croire et ta chair est tendre. Toi tu es comme un melon. C'est beau un melon. Tu te regardes, c'est vrai que tu es un melon. Tu demandes de la chaleur et de la lumière.

Toi tu es comme un melon. Et on te prend pour un ballon. On t'a toujours prise pour un ballon. Toi t'aimes pas le ballon prisonnier. Et on continue le jeu de massacre. Une fois. Deux fois. De toute façon tu n'es qu'un ballon.

On t'a ouvert et on veut aller encore plus loin. Alors on te vide. On te mange. On y met les doigts. On mord l'écorce. On gratte jusqu'au vert. On veut laisser la trace de ses dents. Toi tu as simplement laissé un nez se poser sur toi. Et maintenant c'est de la bile qui glisse.

Et toi tu es comme un melon. Tu n'es pas si fragile que ça. Alors on y revient. On presse le jus. Tu n'en lâcheras pas. Alors on ira plus loin. Au cœur et on crie : tu n'es qu'un melon. On a faim et on se sert. On a soif de vengeance et on boit. Ton secret c'est que t'es un melon, et maintenant ce n'est plus un secret pour personne.

Je te regarde et c'est vrai que tu es un melon. Tu es le fruit convoité par les guêpes. Celui de mon affection. Les guêpes aiment le sucre et ta chair salée. Elles peuvent s'acharner, tu les vois s'essouffler. Moi j'aimerais les écraser. Avec ton écorce tu retiens mon bras. Alors je l'enroule autour de toi. J'ai besoin de ta chaleur et de ta lumière. Tes jambes sont intactes et tu me dis que tu peux toujours partir. Tu es un melon mais déjà tu ressembles à un hérisson.

J'ai compris.
A quel point.
Les guêpes peuvent aller loin.

GABRIEL DUMOULIN



Le melon, c'est bon, disaient-ils, les inconscients...

On est en face l'un de l'autre, mais on se regarde pas, on a bien trop à faire :

- Je veux le melon.

- Non !

Elle a le nez dans son bol, moi, dans mon assiette.

Pour commencer : une salade en sachet, avec un peu de vinaigrette. C'est elle qu'a fait les courses.

- Je veux le melon.

- Non, j't'ai dit !

Ensuite : du colin à la bordelaise, 8 minutes au micro-ondes. J'ai fouiné dans le frigo, il dégageait une odeur si fruitée : ce putain de melon. Au milieu de tout qu'il trônait : LE ROI.

- T'as mis de la sauce sur ta barbe...

- Je veux le melon.

- Non !

J'attends le dessert, le moment-clé, l'excitation intime :

- Je veux le melon !

- Non !

- SI !

- NON !

- SIIIIIII !!

- NOOOOOOON !!

Je fais mine de me lever, elle attrape le couteau :

- Touches pas au melon, ou j't'éclate la cervelle !

- Vas-y, approche !

Je saisis la louche à salade.

- Je vais me lever et chercher le melon...

- Nooooooon, tu restes assis, tu bouges pas !

Elle avale sa dernière gorgée de soupe :

- T'as jamais dit qu't'aimais le melon, l'est pas pour toi, ok ?

- Et alors : JE VEUX LE MELON, j'y ai droit aussi.

J'articule pour qu'elle comprenne bien de quoi ça retourne.

Elle répond pas, ça y est, elle s'avoue vaincue.

Je me lève, précautionneusement, pliant ma serviette sur la table, remettant lentement la chaise dessous la table, je ne la regarde pas, je sais qu'elle me fixe.

Déjà, elle m'avait fait le coup avec la tarte aux fraises, j'abdique pas, je fonce :

- A MOI MELON !! A MOI !

MELONS

ELIX DE SANGRAL

Mais l'onde monotone ne peut supporter ce son
 Qui met longtemps à trouver l'agréable d'une chanson.
 Moi, Epoux des Longues oniriques Nuitées
 N'Ose Longuement Expérimenter sa Majesté.
 Melon, Melon, tu mélanges tant de noms.
 Méts long à manger ? Je ne crois pas...
 Long ce mot règne en toi et pourtant
 Tu es si court mais aussi si coloré, si odorant
 Je ne sais mais de toi je ne puis être las
 Tu passes du vert à l'orange sans devenir rouge
 Et tu mets le feu à mes papilles mais tu apportes fraîcheur
 En toi c'est sûr quelque étrange éon bouge
 Tu annonces de nouveaux temps
 Tu parfumes, je pense à toi, au printemps
 Moi qui t'écris en hiver, en modeste chercheur.

le melon est un sujet large-ment ignoré.



il fait réfléchir



très fort au billard,



tu peux le pratiquer avec bonheur aux haltères



au foot elle demande à Beckam

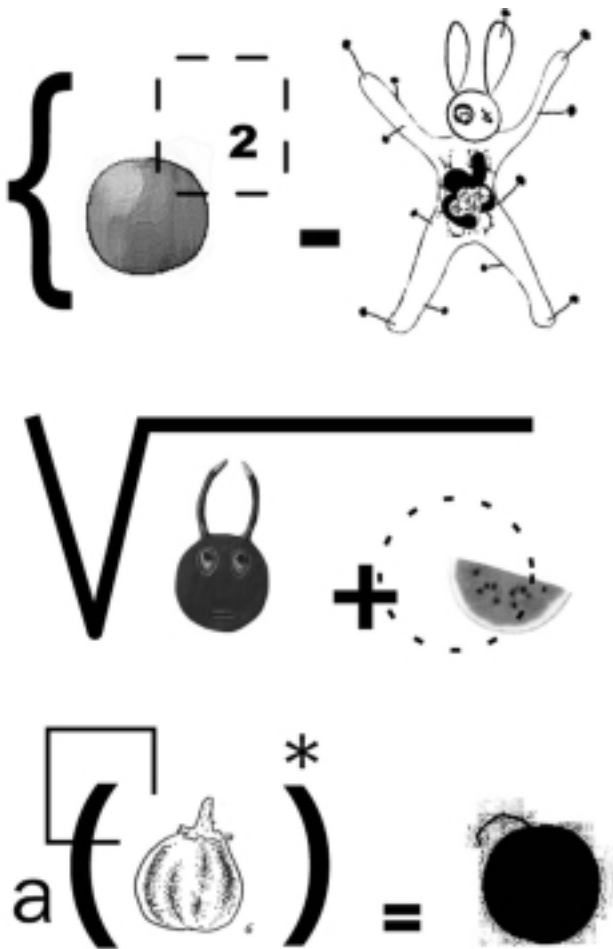


la boule Lyonnaise aurait pu se renouveler

les jongleurs sont aussi balisés en pastèque

L'EQUATION DU MELON

GUDULE DELUXE



DE L'INVENTION ACCIDENTELLE DU CHAPEAU MELON

CHRISTOPHE SEGAS

Peu après leur mariage, les Kukurbitassé acquièrent une fabrique de chapeaux mous. Les membres atrophiés de monsieur lui interdisant tout autre mode de déplacement que la reptation, il se traînait sur le sol grumeleux en traquant la moindre tache d'huile. La silhouette parfaitement plate de madame Kukurbitassé l'obligeant à ne se mouvoir qu'en grim pant, elle escaladait les murs pour surveiller de haut la production de chapeaux.

-Maintenant que nous avons une situation professionnelle, pensèrent simultanément madame et monsieur, pourquoi ne pas fonder une famille ?

Monsieur étant incapable de se dresser, madame n'ayant jamais accepté de se baisser, la copulation impliquait pour eux une dépense d'imagination et d'énergie qui les laissait chaque fois éreintés. Ils consentirent pourtant à ces efforts jusqu'à ce que madame abrite en elle l'embryon d'un descendant Kukurbitassé.

-Nous l'appellerons Melon, disait monsieur en léchant les pieds de madame.

-Et si c'est une fille, nous l'appellerons Courge, répondait madame en se laissant lécher les pieds.

Melon vint au monde. Il hérita des deux modes de déplacement de ses parents. Il pouvait à son aise grimper ou ramper. Ce qui lui permit d'investir l'usine comme un immense terrain de jeu.

Melon avait passé la journée à glisser et sauter entre murs et machines. Dans le haut-parleur, son père lui demanda de mettre le couvert. Aucune réponse, aucune réaction. Il renouvela son appel en laissant entendre qu'il y avait de la soupe à la citrouille au menu. Pas plus de réponse que précédemment. Monsieur Kukurbitassé fit part de son inquiétude à madame. Elle grimpa immédiatement au poste de vigie et scruta chaque coin de l'usine. En vain. Le jeune Melon avait disparu.

Après concertation, il fut décidé que monsieur inspecterait les dessous des machines et que madame sillonnerait les airs. Avec cette méthode d'investigation rationnelle, ils pouvaient espérer retrouver le fils dont la conception avait coûté tant d'efforts.

Ils cherchèrent longtemps sans résultat.

Soudain, madame Kukurbitassé aperçut une masse inhabituelle sur le tapis roulant qui ravitaillait la découpeuse. Elle s'approcha. Quant elle comprit qu'il s'agissait du jeune Melon, évanoui, elle tenta de l'attraper par les pieds. Mais elle ne réussit qu'à arracher une chaussure. Melon disparut dans l'antichambre de la découpeuse. Elle alerta monsieur. Comprenant l'urgence de la situation, il rampa de toutes ses forces jusqu'au panneau de commande général. Il abaissa la manette rouge. L'usine se tut et cessa de trembler. Ils se démenèrent autour de la machine. Ils espéraient que le jeune Melon n'avait pas encore atteint les lames. En démontant la découpeuse, lui dessous et elle dessus, ils parlaient à leur enfant, l'encourageant à tenir bon. Enfin, madame et monsieur Kukurbitassé parvinrent à extraire le jeune Melon de la découpeuse. La joie qu'ils ressentirent en comprenant qu'il était vivant et presque entier ! Car la machine avait déchiré deux ou trois doigts de l'enfant.

Monsieur releva la manette rouge. La fabrication reprit. Mais les chapeaux qui sortirent de la chaîne après l'incident ne correspondaient plus aux patrons conçus par madame.

Ils étaient rigides, ronds et bombés.

-Les doigts de l'enfant auront déprogrammé les machines, pensa monsieur.

En dépit de l'apparence étrange des chapeaux, monsieur et madame les livrèrent aux grossistes. La forme révolutionnaire des chapeaux remporta un franc succès. Les commandes ne cessèrent d'affluer. Monsieur et madame Kukurbitassé s'enrichirent en très peu de temps. Ils déposèrent un brevet pour ce nouveau couvre-chef, qu'en hommage aux doigts de leur fils, ils appelèrent « chapeau melon ».

PAR TRANCHE

BAAL

On ne porte pas la douleur de ceux que l'on aime mais seulement leur joie. La douleur se porte seul. On ne peut exiger de ceux qui nous aiment de porter notre douleur. Seulement notre joie. C'est pourquoi on est si seul dans ce monde, c'est pourquoi l'amour est si bon et c'est aussi pourquoi certains décident d'écrire, pour ne pas renoncer définitivement, pour ne pas être complètement seuls ou plutôt pour affirmer, pour affirmer cette chose terrible et incongrue, on est seul et tout le monde a renoncé depuis bien longtemps. On dit tout le monde et déjà on ment. Quelques-uns uns y croient encore parce qu'ils n'ont pas réalisé l'immensité absurde de leur solitude. Renoncer. Ceux qui écrivent renoncent perpétuellement. Il ne faut pas croire qu'écrire permet de vivre. Ecrire, c'est vivre et ne pas vivre. C'est renoncer au monde et c'est en être le centre, non pas

le centre mais une éponge, un trou noir avalant tout, absorbant le monde qui échappe fatalement à ceux qui s'enferment pour écrire, reclus dans une vie monacale, lisant, lisant, lisant, fatalement, à s'en user les yeux, à s'en rendre fou. Ceux qui lisent et se croient dans le monde. Ceux qui n'en sont pas. A l'intérieur du centre du monde, humain parce qu'il se tait, il écrit.

Si nos histoires d'amour ressemblent aux dernières aventures d'une fin de siècle assez moribonde, c'est que nous n'avons pas exactement pris la mesure du basculement de notre monde vers le chaos le plus terrible que nous n'aurons jamais connu en tant qu'être et en tant qu'espèce.

Choisir entre la prose et la poésie, c'est choisir entre la vie et la mort, entre l'absurde et le sens, entre le rire et les larmes, et c'est un choix nécessaire. Mais qu'il est bon de pleurer...

Des cygnes dont un noir. O le vilain petit canard !

Et dans la tranche du melon, on renonce pudiquement à trier les pépins tant il y en a.

VANITE

AFLAOUINE & METTE MARIE

Je tire les rideaux dans la salle de séjour. La lumière prend immédiatement possession de la pièce. Ce sera une belle journée d'été. C'est un peu étrange de se dire que tout sera fini ce soir. La fin du monde sans Déluge ni Arche de Noé. La fin du monde, non, je devrais plutôt dire la fin de l'humanité. L'idée s'était imposée en nous la veille. Il restait aux hommes, un jour, un petit jour avec un beau soleil d'été. Dans tous les romans de science-fiction et même dans la Bible, la fin du monde s'annonçait par un cataclysme : des pluies torrentielles, une comète ou un virus. En fait, la fin du monde, c'est une belle journée ensoleillée et calme...

J'ouvre les portes vitrées. L'air est chaud. La rue en dessous est remplie de voitures comme d'habitude mais pas un seul coup de klaxon. La ville n'a pas aujourd'hui cette férocité ordinaire, cet aspect de jungle. En prenant mon petit déjeuner, je regarde cette forêt de tours.

Quelle vanité !

La vanité est le pire des péchés. Dieu, s'il existe, nous punit ainsi. Mourir sans tambours ni trompettes et par la plus belle journée qui soit. Anéantie cette espèce animale égoïste qui ne pensait à Dieu que pour son propre compte. L'équation est imparable. Il n'y aura plus de guerres car il n'y aura plus d'hommes. Hier encore, on avait l'impression d'exister, d'être si ce n'est indispensable au moins utile. Ce soir, la fin du monde comme une mauvaise plaisanterie fait éclater au grand jour la négation de notre existence. L'humanité n'avait donc pas la moindre destinée. On serait né par erreur et mort par hasard. Et pourtant, on se sentait fort. On pensait être les seuls à pouvoir nous détruire. On a créé un Dieu à notre image pour éviter d'avoir peur et de réaliser la futilité de notre existence.

Mon mari m'avait embrassée et avait refermé la porte sur lui. Mes enfants avaient été étrangement calmes. Ils m'avaient eux aussi laissée toute seule. Ce matin, peu de mots avaient été échangés.

Toute la ville est calme comme si elle était déjà morte.

Les transports en commun sont silencieux. Personne ne parle. Les gens ne sont pas tristes ou même moroses. Ils sont comme perdus dans leurs pensées. La veille, au journal télévisé, le présentateur nous avait annoncé qu'on allait arrêter toutes les centrales nucléaires et enterrer toutes les armes. Il n'y avait pas eu d'autres actualités. Il n'y avait plus de guerre, plus d'économie, plus de présidentielles, plus d'humanité tout simplement. On ne parla même pas de la fin du monde. A quoi bon ? L'humanité s'éteint dans sa propre indifférence.

A mon travail, ça parle peu. Mon chef vient sans me saluer pour me déposer un dossier sur mon bureau. Je sens qu'il hésite, le dossier reste suspendu quelques instants alors je lui souris. Le midi, le restaurant est silencieux. C'est devenu une norme. Plus personne n'a envie de parler. Tout est dit et le reste n'a plus d'importance. Tout le monde a ce même air de réflexion intense. Sauf qu'aucun de nous ne réfléchit. L'idée que l'humanité ne sera pas morte ce soir mais l'est déjà depuis la veille quand cet étrange sentiment s'était imposé en nous me paraît un peu bizarre. Je le remarque d'autant plus qu'aucun de nous n'avait jugé nécessaire de profiter du dernier jour de son existence. Moi la première, j'aurais pu rester chez moi avec mon mari et mes enfants. L'humanité est déjà morte car elle a perdu l'envie. C'est en voyant ce quartier de melon que je me fais cette réflexion. J'ai toujours détesté le melon depuis mon enfance mais en perdant l'envie, je perds la répulsion. Pourquoi ne pas essayer ? Je mange le melon avec application, gardant le jus sucré longtemps dans ma bouche pour bien sentir les moindres nuances de goût. J'écrase les alvéoles gorgées de liquide les unes après les autres. La chair est tendre. Si cette scène s'était passée hier, j'aurais pu dire que j'aime le melon. Mais aujourd'hui, je finis ce melon avec la plus extrême indifférence et je retourne travailler.

Tout sera fini ce soir autour de dix neuf heures et c'est peut-être mieux ainsi.

© ACD AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE, LYON, 2004. REVUE, NOUVELLES, POÉSIE, BÉDÉS, PHOTOS, FONDS D'ÉCRAN & RENCONTRES SUR LE SITE WEB WWW.BLETON.COM/ACD. ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE 69007 LYON FRANCE. COURRIEL : DECONFITURE@VOILA.FR.

PARTICIPEZ

Envoyez vos textes et vos dessins pour le prochain thème de la revue littéraire : PEDALE avant le 15 juin 2004.

CATALOGUE

Pour recevoir le catalogue de toutes nos publications papier, envoyez une enveloppe timbrée à votre adresse à ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE 69007 LYON FRANCE.

COMMANDER

Vous pouvez commander toutes les publications papier d'Ambition chocolatée et déconfiture à partir du CATALOGUE papier ou de notre site web WWW.BLETON.COM/ACD.

NOUVEAUTES

NOUVELLES Le 17^{ème} numéro de la collection de nouvelles vient de paraître. Titre : Le cri de Léo. Auteure : Bakélith.

BÉDÉS Paru également le cinquième feuillet de "L'Année de la chèvre" sous-titré "C'était toi son gendre" de Gabriel Dumoulin.

LETTRE D'INFO

Envoyez-nous votre courriel à DECONFITURE@VOILA.FR pour recevoir notre lettre d'information (1 message par mois maximum) et connaître toute l'actualité d'ACD (parutions, rencontres, etc).

AMBITION
CHOCOLATEE
& DECONFITURE